

mais on s'obstinait, dans le monde galant, à ne voir en lui qu'un homme de quantité. Et, comme on en abusait sans vergogne! C'était l'homme des délicatesses et des raffinements; il avait l'art de donner comme les coquettes ont l'art de prendre; mais on ne lui tenait compte de rien: on ne lui permettait pas de mettre son cœur en scène; on ne lui montrait de beaux yeux qu'au moment de faire un lansquenet. Il se résignait à être un homme d'argent et à faire du bien sans le dire.

— Je prendrai ma revanche, disait-il de temps en temps. Et moi aussi j'aurai mon jour de temps perdu!

Mais il pensait avec désespoir que le temps perdu, — ces heures d'amour qui tombent du sein de Dieu, — en heures nouées par le fil de la Vierge, — ces refrains d'une belle chanson qu'on chante à deux dans l'oubli du monde, — était le refuge, la consolation, la moquerie de ceux qui n'ont rien.

Avoir le temps et savoir le perdre, c'est presque avoir le bonheur et la science du bonheur!

Un soir, Alfred avait réuni quelques cama-

rades pour jouer au baccarat. Comme de coutume, on salua son bonheur en entrant dans son salon.

— Mon bonheur! dit-il avec colère, pourquoi me rappeler qu'entre vous tous je suis l'homme le plus malheureux?

— C'est un paradoxe, lui dit un fils de famille qui avait un conseil judiciaire; nous savons tous que l'or rit et ne pleure pas.

— Vous êtes des enfants, vous ne connaissez pas les misères de l'or: l'or ne rit jamais et pleure toujours.

— Oui, nous connaissons le refrain. Il y a là dessus une belle fable de La Fontaine, *le Savetier et le Financier*. La Fontaine l'a mise en pratique: il est mort pauvre, mais malheureux.

— La sagesse n'est pas absolue, non plus que la vérité, même dans les fables de La Fontaine; par exemple, dans la *Cigale et la Fourmi*, c'est la cigale qui a raison.

— Qui t'empêche d'être la cigale?

— Après avoir été la fourmi, n'est-ce pas? Ce qui m'empêche, c'est que je suis cloué au gibet de la fortune. C'est que tout ce qui est

ici est à tout le monde. L'argent me possède, et je ne possède pas l'argent. On dit que noble oblige, fortune oblige doublement.

— Oui, nous savons tes vertus ; mais la fortune n'oblige pas tout à fait à se sacrifier aux autres. Il faut vivre pour soi, — et pour ses passions, — être heureux en un mot.

— Mon cher, les gladiateurs étaient nus pour aller dans l'arène. Pour aller au bonheur, il ne faut pas être surchargé. Comment aurais-je l'esprit libre sous le fardeau des affaires, obligé d'écouter chaque jour cent personnes, dont pas une ne parlera ni à mon cœur ni à mon esprit ? La question d'argent est toujours là sur ma tête comme l'épée de Damoclès.

— Rassure-toi, mon cher Alfred, l'épée de Damoclès n'est jamais tombée.

— C'est précisément parce qu'elle n'est jamais tombée qu'elle est plus terrible. En tombant, elle pourrait vous manquer ; en demeurant sur votre front, elle tue votre esprit. Que ceux qui ne sont pas millionnaires me pardonnent de parler ainsi, ils savent que je n'ai pas la fatuité des millions. Je porte ma fortune

avec la résignation du prisonnier qui porte sa chaîne ; mais, puisque je n'ai ici que des amis, j'ouvre mon cœur et je me confesse malheureux sur mon argent comme Job sur son fumier.

Alfred parlait avec tant d'éloquence que nul ne touchait aux cartes ; on fumait, on buvait du thé et on écoutait.

— J'en appelle à Fernand, qui n'a plus aujourd'hui que le souvenir de sa fortune, parce qu'il a joué à la baisse sur le Turc. Qu'y a-t-il de changé pour lui, si ce n'est la préoccupation de l'argent en moins ? Le soleil se lève-t-il une minute plus tard ? Les alouettes sont-elles moins bien rôties ? Le livre qu'il lit est-il moins beau ? La femme qu'il rencontre est-elle moins amoureuse ?

— Alfred est moins fou qu'il ne semble, messieurs, dit Fernand. Depuis que je n'ai plus rien, j'ai tout ; — J'ai une maîtresse qui m'aime et qui me venge de celles qui n'aimaient que mon argent. Aujourd'hui, à l'heure de la Bourse, savez-vous où je vais ? Je vais au Louvre et je passe deux heures avec Raphaël, Corrège, Rubens, Véronèse et les au-

tres. Messieurs les agents de change ne m'ont jamais tant charmé, même les jours où ils me faisaient signe que la Bourse était bonne pour moi. Maintenant, je ne prends plus le journal par la queue pour y lire le cours des fonds publics ; je le prends par la tête pour y lire les progrès de l'esprit humain ! Ainsi, aujourd'hui j'ai vu qu'on avait découvert le moyen de gouverner les ballons et les femmes.

— Vous avez tous les deux raison, dit un troisième ; l'argent tient trop de place aujourd'hui dans la vie. Il envahit tout, à ce point qu'à tout instant il faut compter avec cet hôte tyrannique. Alfred se dit malheureux sur ses millions comme Job sur son fumier, moi, j'achèverai la parabole : l'argent est entré dans notre vie comme les maladies elles-mêmes ; la baisse de la rente me donne un coup au cœur, la baisse des fonds espagnols me donne une névralgie, la baisse du crédit foncier me donne un rhumatisme. Chaque fois que j'ouvre le journal du soir, — aïe ! je suis blessé par le Nord, — aïe ! je suis blessé par le Midi. — Aïe ! aïe ! aïe ! jusqu'au jour où le vertige me prendra et me jettera ma ruine.

— Savez-vous comment tout cela finira ? dit un quatrième. Nous irons tous rebâtir nos châteaux et cultiver nos terres abandonnées à l'ivraie. Ce jour-là, la France sera riche comme elle est déjà grande. Il y aura encore des juges à Berlin, mais il n'y aura plus de Prussiens.

Les amis d'Alfred furent si convaincus, ce soir-là, de l'abus des richesses, qu'il s'en fallut de peu qu'ils n'allassent jeter leur fortune à la Seine.

Ce qui rappelle beaucoup l'histoire de Chappelle, Boileau, La Fontaine et Molière, qui s'étaient mis en route pour se jeter à l'eau, — après boire !

Le poète entra, qui les ramena à la vie réelle, et qui, après les avoir sermonnés, leur mit les cartes à la main.

— A propos, mon cher Alfred, dit-il au jeune banquier, j'ai retrouvé ce soir la beauté du boulevard des Italiens. Elle est à l'Opéra. Il paraît que je m'étais trompé, car c'est une jeune fille du monde, mademoiselle Valentine de Beaupréau ; mais aussi comment se promenait-elle sur le boulevard à l'heure de la petite Bourse ?

Alfred avait pris son chapeau et s'était éclipsé.

— Dirait-on jamais, reprit le poète, qu'un homme qui passe pour une des cariatides du temple de la Fortune soit si fou ?

— Dans ses jours de raison, dit Fernand, car tout à l'heure il nous a prouvé qu'il était le huitième sage de la Grèce.

Ce soir-là, à l'Opéra, on jouait le *Prophète*. Depuis ce soir-là, Alfred jure que Meyerbeer vaut deux fois Rossini.

C'est aussi l'opinion de mademoiselle Valentine de Beaupréau.

Alfred s'était tapi à l'orchestre pour s'enivrer de tous ses yeux, — il en avait cent ce soir-là, — du spectacle de cette jeune fille, si belle de sa jeunesse et si jeune de sa beauté.

A la chute du rideau, il alla monter la garde dans l'escalier, — car le spectacle n'était pas fini pour lui.

La jeune fille, plus blanche que son manteau de cygne, rougit en passant devant lui, comme l'aurore en passant devant le soleil.

— J'ai fait battre son cœur, c'est toujours cela, dit Alfred en la suivant.

— C'est ennuyeux ! on marche sur ma robe, dit Valentine à sa mère.

Et partant de là, elle souleva légèrement la gaze légère qui voilait son pied, — tant elle avait peur qu'Alfred ne la reconnût pas.

Il la suivit jusqu'à sa voiture, regrettant, pour ce moment-là, que sa main ne fût pas un simple marchepied.

Les chevaux partirent bruyamment, au grand galop, comme des chevaux bien nés et mal élevés. Alfred s'en alla en silence, tout ébloui encore par cette radieuse vision.

Quand il rentra dans son salon, le jeu était fort animé.

— Ah ! voilà un amoureux ! dit le poète. Vite ! qu'il se mette à jouer, car il perdra.

— Je suis si malheureux, dit-il en souriant, que je vais encore gagner.

Et, en effet, sa fortune insatiable lui mit en main tout l'or de ses amis.

Il y avait bal à la cour le lendemain ; Alfred se fit présenter à la comtesse de Beaupréau, par le duc d'Ayguévives.

— J'ai l'honneur de vous présenter M. Eberstein, un homme de beaucoup d'es-

prit et de beaucoup d'argent, ce qui ne gâte rien.

— Ce qui gâte tout, dit Alfred en saluant la mère et en regardant la fille.

Il parla beaucoup, il dansa beaucoup : on le trouva charmant.

— Maman, dit mademoiselle Valentine à la fin du bal, prie donc M. Eberstein de venir après-demain à ton bal costumé.

La comtesse pria Alfred pour le surlendemain. Alfred demanda la permission de n'attendre pas si longtemps. Il rentra chez lui ivre-fou.

— J'avais désespéré trop tôt, le soleil va enfin se lever pour moi !

Il se disait ainsi mille extravagances, comme s'il eût découvert un nouveau monde.

Trois semaines après, on chantait alleluia à la petite église Saint-Eugène. Trois cents voitures obstruaient les rues voisines. Toutes les cuisinières du quartier faisaient queue sous le portail pour voir passer la mariée.

C'était mademoiselle Valentine de Beaupréau. Elle n'avait jamais été si belle. Toutefois, mesdames les cuisinières décidaient en

conseil que la mariée aurait bien dû mettre un peu de rouge.

Alfred n'avait jamais été si heureux.

— Seulement, disait-il à son ami le poète — qui avait signé comme témoin pour mettre la poésie dans l'acte de mariage, — je suis fâché de m'être marié dans une église bâtie en fer, décorée comme un théâtre, une église qu'on a osé mettre en actions !

— Nul n'échappe à sa destinée, dit le poète, c'est l'église du diocèse de la banque. Tu n'en es pas moins bien marié pour cela.

En attendant le dîner, on alla voir un petit château à Saint-James, qu'Alfred avait acheté tout exprès pour sa lune de miel. Mademoiselle Valentine était charmante. Alfred lui parlait du sacrifice qu'elle faisait en perdant son nom et son titre, dans ce simple nom de Eberstein. Elle lui répondit qu'elle épousait un homme et non un nom ; — que la jeune fille était la petite rivière qui se jette dans un grand fleuve, — et autres paradoxes plus ou moins hasardés. Jusque-là le mot argent n'avait pas été prononcé entre eux. Mademoiselle de Beaupréau avait, avec ses vingt ans et sa

beauté, cinq cent mille francs de dot, ce qui faisait dire à Alfred qu'on ne l'avait pas pris pour ses millions.

Le soir on se mit à table pour un des plus splendides festins de la vie moderne, où planaient les ombres affamées de Lucullus et de Brillat-Savarin. Tout le monde enviait Alfred, qui avait sous la main la fortune, la beauté, l'amour, l'amitié, toutes les fêtes du cœur et des yeux, toutes les joies de l'âme et du corps.

— Eh bien ! lui dit un de ses amis, doutes-tu encore du bonheur ?

— Chut ! dit Alfred, le bonheur n'aime pas qu'on parle de lui.

Comme il disait ces mots, un convive entra tout effaré avec un journal du soir.

— Vous ne savez pas ce qui se passe ? On fait des barricades !

Tout le monde pâlit. La mariée tendit avidement la main vers le journal. Alfred la suivit du regard avec surprise.

Mademoiselle Valentine, toute pâle d'inquiétude, précipita ses yeux sur le cours de la Bourse.

Alfred ressentit un coup au cœur.

— Elle aussi ! dit-il tristement. Et le jour de son mariage !

C'en était fait de son bonheur, puisque ce n'était qu'un bonheur d'argent.. Le soleil s'était levé pour lui, mais il venait de découvrir une tache au soleil !

Ah ! si mademoiselle Valentine n'eût aimé que l'argent !

Tant qu'elle ne songea qu'à avoir une grande fortune, la tache au soleil était imperceptible, c'était l'amour de l'or, mais c'était l'or de l'amour.

Hélas ! un jour ils étaient devenus trop riches, elle jeta son esprit d'un autre côté.

Son mari n'avait pas de titre. Elle lui conseilla d'acheter un parchemin à Rome, à Florence, à Munich ou à Lisbonne. Elle trouvait que sa voiture manquait d'armoiries, ses gens l'appelaient « madame » tout court. Quand elle allait dans le monde, elle aurait voulu qu'on criât : « Les gens de madame la comtesse ! »

Le mari trouvait qu'il n'avait aucun titre pour avoir un titre.

Il voulut se contenter de celui de citoyen

libre qui se croit le maître du monde avec une armée de pièces de cent sous.

Cette résistance au ridicule exaspéra la jeune femme qui s'en plaignit un jour au duc d'Ayguesvives.

— Voulez-vous être duchesse ? lui dit-il, rien n'est plus simple.

Je ne sais pas si rien n'était plus simple, mais je sais que depuis cette rencontre la belle orgueilleuse passe la moitié de son temps avec le duc d'Ayguesvives.

Voilà pourquoi elle est duchesse la moitié du temps.

Maintenant il y a deux taches au soleil.

Les courtisanes du monde

avant sa tentative de la Calomnie. Elle prit  
longtemps à s'en remettre. On commençait  
d'ailleurs à se demander contre elle, sans  
seulement par son charme inévitable  
trouvaient de tout le monde, mais par ses  
le vint lui par vaincre la calomnie. Elle  
ment si on doutait maintenant de elle, elle des  
amants, on retrouvait du elle avant pour Victor  
une au mariage sans divorce. Elle deux années  
chacun des qui se fondait dans l'autre  
en main des sois et des méchantes, arrivait

XV

### *Histoire de Jeanne Toutyva*

Ce n'était pas seulement à l'hôtel de Paris que se contaient toutes ces histoires.

Quand les amis de Violette se retrouvaient ensemble dans le monde, ils continuaient à portraiturer les pécheresses à la mode, sans rancune d'ailleurs, car ils étaient trop philosophes pour vouloir réformer les femmes.

Madame de Montmartel avait promis à Violette de donner une fête exprès pour elle et de le dire tout haut. Celle-là n'était pas vaillante à moitié; elle continuait à braver son monde avec le plus spirituel dédain. Comme elle était du faubourg Saint-Germain, elle